

Le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy

Les derniers vœux de Mitterrand. Cette façon de dire – je résume – « là où je serai et pour peu que vous croyiez, comme moi, aux forces de l'esprit, je ne vous quitterai pas ». Un ami me rappelle que ce sont, quasiment, les mots du Christ aux apôtres, à la veille de la montée au Golgotha. J'observe plus prosaïquement – mais cela ne revient-il pas au même ? – que l'attitude qui consiste à promettre qu'on sera dans ce monde sans y être, qu'on sera encore là même si s'est achevé le mandat, cette manière de se retirer sans dire tout à fait adieu, est l'exact contraire de la fameuse chaise vide de Giscard au lendemain de sa défaite de 1981. Giscard : « je suis battu ; je m'en vais ; mais sachez qu'en m'en allant je laisse vide le lieu du pouvoir ». Mitterrand : « je suis vieux ; je m'en vais aussi ; mais soyez certains que, même absent, même après qu'un autre m'y aura remplacé, je continuerai d'occuper le lieu en question ». Deux rapports au pouvoir. Deux façons d'en prendre congé. Deux façons, aussi, de jouer sa comédie et, dans le cas de Mitterrand, de la pousser *jusqu'au bout*. Celui qui nous promet sa présence éternelle... Celui qui, parti, ne pouvait concevoir qu'un fauteuil vide, et le désert, après lui... Chez lequel des deux, tout compte fait, le plus d'orgueil – et de folie ?

Houston. Capitale du Texas. Luxe. Ostentation. Images de prospérité et d'opulence extrêmes. Ce côté ville poussée à la hâte, sur champs de pétrole et de dollars. Et puis, derrière la façade, toute une série de singularités dont on s'avise petit à petit et qui brouillent fortement le cliché : un gratte-ciel sur deux est vide ; un centre commercial sur quatre est fermé ; cette banque désaffectée ; ces avenues sans trottoirs ; cette absence, totale, de promeneurs ; personne, non, dans les rues, à part les vigiles privés qui veillent au pied des buildings occupés ; ces quartiers inhabités, mais intacts, comme après un désastre, ou un cataclysme, obscurs ; ces policiers qui se suicident parce qu'ils ne savent plus faire face, disent-ils, à la progression souterraine du crime ; cet hôtel de cinquante étages où un chauffeur de taxi me souffle qu'on vient, du monde entier, louer une chambre pour se jeter par la fenêtre. Ville morte. Ville de mort. Si la fin du monde arrivait, c'est à cela, sans doute, que ressembleraient ses villes fantômes. Envers du rêve américain. Préfiguration d'un cauchemar européen ?

L'affaire tchétchène. Vue de loin, c'est-à-dire toujours d'Amérique, trois grandes leçons (au moins) de l'affaire tchétchène. La première : on croyait l'empire soviétique effondré ; on disait : « il y avait deux empires ; un, sur deux, s'est effacé ; il laisse à l'autre tout le champ » ; eh bien non ; pas si simple ; et, soit que le soviétisme ait été trop vite enterré,

Mitterrand
et ses vœux.

En passant
par une ville fantôme.

Leçon de la guerre
de Tchétchénie.

Le dialogue
Minc-Séguin.

soit qu'il n'ait jamais été, lui-même, qu'une parenthèse dans l'histoire de la volonté de puissance grand-russe, l'heure serait plutôt, au contraire, à sa résurrection ou à son réveil. La seconde – qu'on oublie à Grozny, comme on l'a oubliée à Beyrouth, Leningrad ou Sarajevo : on peut assiéger une ville ; on peut l'affamer, la réduire, la détruire, on ne peut ni la conquérir, ni même la prendre d'assaut ; car si puissante que soit la force assaillante, si nombreux que soient ses chars ou ses avions, plus forte encore est, toujours, la résistance des assaillés – chars contre cocktails Molotov ? avantage aux cocktails Molotov ; car avantage, depuis la nuit des temps, à ceux qui sauvent leur maison sur ceux qui défendent un empire. La troisième enfin – dont Boris Eltsine paraît prendre conscience, mais un peu tard : la presse, quand elle est libre, devient *le* grand adversaire de l'empire et de sa violence ; le pouvoir peut dire : « l'armée russe est invincible ; l'armée russe a pris, sans coup férir, le contrôle du centre de Grozny » ; dès lors que la presse est là, le mensonge n'est plus possible ; que la presse fasse son travail, et qu'elle révèle le coût terrible (*pour les Russes aussi*) de l'opération, et c'est, pour les menteurs, le commencement de la fin ; la Russie est-elle en train de perdre sa guerre de Tchétchénie ? Elle le devra, si cela arrive, à la colère d'une opinion devenue, là comme ailleurs, un acteur majeur de l'Histoire.

A l'air de Minc et Philippe Séguin. Séguin est « républicain », quand Minc est « démocrate ». Séguin est un apôtre de « l'autre politique », Minc ne croit qu'à la « rigueur ». Séguin est un homme de droite fasciné par le césarisme de gauche ; Minc est un intellectuel de gauche que l'on verrait assez bien en ministre d'Edouard Balladur. L'un, on s'en souvient, a pris la tête de la campagne anti-Maastricht ; l'autre, au même moment, battait, en faveur du « oui », le rappel de tout ce que le pays comptait de têtes pensantes ou de responsables. Bref, on ne peut imaginer plus différents, plus divergents que ces deux hommes – jusqu'à leurs cultures, leurs généalogies, j'allais presque dire leurs physiologies, que le bon génie de la diversité paraît avoir pris plaisir à opposer terme pour terme. Or les voici qui nous donnent, éditée par Olivier Orban chez Plon, une brillantissime conversation qui, loin, comme d'habitude, de masquer le désaccord sous on ne sait quel compromis de surface ou de parade, s'emploie à le cerner, le creuser, l'accentuer. Cultiver la dispute ? L'orchestrer ? L'aiguiser ? Lui donner tout loisir de s'exposer, à l'intérieur d'un espace de convivialité et de dialogue ? C'est la propre de la démocratie. C'est sa définition. Ce livre n'aurait-il qu'un mérite que ce serait celui de nous donner une leçon, vivante, de démocratie. ■

